

IMRE KERTÉSZ

# Journal de galère

traduit du hongrois  
par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba

*ACTES SUD*

*Que diable allait-il faire dans cette galère ?*

MOLIÈRE,  
*Les Fourberies de Scapin.*

[...] *apparemment, cette remontée dans le temps était une partie de l'épreuve principale ; et même à ce moment-là, Martin savait qu'il ne s'agissait pas d'un rêve, mais de quelque étrange symbole du futur\**.

MALCOLM LOWRY,  
*La Traversée du Panamá.*

*Tout artiste aujourd'hui est embarqué dans la galère de son temps.*

CAMUS,  
*Discours de Suède.*

*La nature veut un rapporteur\*\*.*

EMERSON,  
*Hommes représentatifs.*

\* Trad. Clarisse Francillon et Georges Belmont.

\*\* Trad. Jean Izoulet et Firmin Roz.

I

IL PART  
(au large)

1961

Voici un an que j'ai commencé mon roman.

Tout est bon à jeter.

Je suis allé au parc, me promener sur un tapis de feuilles mortes. Plus loin, l'herbe était encore verte, parsemée de feuilles pourpres et jaunes, mais celles qui tenaient encore sur les chênes environnants pendillaient comme des mains résignées. Je sentais que, si j'étais patient avec moi-même, le miracle se produirait.

1963

*Noël*

Que peut l'art, puisque le type d'homme qu'il n'a jamais cessé de représenter (l'homme tragique) n'existe plus ? Le héros tragique est un homme qui se crée lui-même et qui échoue. Or, de nos jours, l'homme ne fait plus que s'adapter.

L'homme fonctionnel. Les formes et organisations de la vie moderne, éprouvette hermétiquement close où se déroule la vie de l'homme fonctionnel. Attention : c'est un homme aliéné, sans être pour autant le héros de l'époque. Certes, il a fait un *choix*, même s'il s'agit, au fond, d'un

renoncement. A quoi ? A la réalité, à l'existence. Parce qu'il n'en a nul besoin : la réalité de l'homme fonctionnel est une réalité apparente, une vie qui remplace la vie, une fonction qui le remplace lui-même. Sa vie est généralement une erreur ou une faute tragique, mais sans conséquences tragiques ; ou bien c'est une conséquence tragique dépourvue de causes tragiques, car les conséquences pour l'homme ne découlent pas des lois internes des personnages et des actes, mais de la nécessité d'équilibre de l'organisation sociale – nécessité toujours absurde eu égard à l'individu. La vie de l'individu n'est que le symbole d'une vie comparable à la sienne, prédéterminée, où il n'a plus qu'à occuper la place qui lui a été assignée. Ainsi, personne ne vit sa propre réalité, mais seulement sa fonction sans faire *l'expérience* existentielle de sa vie, c'est-à-dire sans vivre son propre destin, qui pourrait être l'objet d'un travail – sur soi-même. L'horizon de l'homme fonctionnel n'est pas "le ciel étoilé", pas plus que "l'ordre moral qui sommeille en tout homme", mais les limites de son monde organisé : la réalité illusoire mentionnée plus haut.

Dans l'art, tout ceci prend l'apparence d'un problème technique : dépourvues de réalité, les vies fonctionnelles ne se prêtent pas à une adaptation artistique. Leur destin laisse transparaître le néant, puisqu'il leur manque le sens où réside toute possibilité de tragédie.

Crise de "l'humanisme", piège de "l'humanisme" tendu à "l'artiste" – de quoi s'agit-il, au juste ? Coexistence morale – "engagement", ou bien être là où "on fait la part du bien et du mal" ? Si la société dissout toutes ses angoisses morales dans le collectif, il ne reste que la plus stricte réserve. Voici l'ordre : tu peux t'occuper de tous les problèmes de la vie, mais non de la vie en tant que problème.

De toute façon, la vie est un diktat, pour ainsi dire. Dans une situation régie par la censure, il est strictement interdit de la remettre en cause. Le suicide est une désertion. Et dans ces conditions l'art (la littérature) qui ne veut voir que *les* problèmes de la vie et non *le* problème de la vie est également fonctionnel, il devient un art appliqué et apparent qui supplante l'art véritable. Que vaut dès lors le talent ? C'est plutôt un handicap, un fardeau. La nécessité d'une "méthode" n'a jamais été aussi impérieuse.

1964

L'artiste doit entamer son œuvre dans le même état d'esprit qu'un criminel qui commet son forfait : Degas. – C'est la moitié de la question ; l'autre, c'est que, de nos jours, les autorités traitent les bons artistes comme des criminels.

Le fameux essai de C. P. Snow sur les "deux cultures". Sauf que l'art n'est pas une science et que la science n'est pas un art. Aujourd'hui, art et science relèvent de domaines différents et, quel que soit le nom qu'on leur donne, antagonistes.

Si l'art de cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle conçoit la vie comme une chose homogène, contrôlable et qui peut être mise au service de la raison pure, des sciences exactes et humaines, les œuvres qu'il produira seront mauvaises (soit dit par euphémisme). Le temps de la candeur est définitivement révolu. Le culte de la vie n'est plus sincère. Où qu'il se manifeste, il prend des allures agressives et furieuses. Vivre en toutes circonstances – voilà le problème, peut-être même *le* problème.

Amoralité latente du plaisir esthétique. Le public ne subit pas l'œuvre, il s'en délecte.

Aucun art ne peut plus dépeindre la vie comme un système de relations logiques. Par ailleurs, tout objet (œuvre) d'art est un système de relations logiques.

Matin d'été caniculaire. Eglise. Madones distantes, poupons de cire, quelques fidèles en prière. Gestes, génuflexions, hochements de tête, regards inquisiteurs mais furtifs, dévotion vaniteuse. Peut-on admettre l'absurdité du monde, l'idée du néant absolu qui succède à notre unique vie sans sombrer dans le désespoir, et même puiser des forces dans cette idée ? Ce serait pourtant le début de la liberté. Et celui de la piété, en un certain sens.

### *Juillet*

Deux semaines en Allemagne. Je suis allé à Buchenwald et à Zeitz, près de l'usine. J'ai reconnu le chemin sablonneux. Un garçon est passé à vélo, il portait une blouse de travail ; il m'a dévisagé. Je devais avoir l'air d'un étranger. Il était plus étroit que dans mon souvenir (je veux dire le chemin). L'usine était là : les grandes tours de refroidissement toussaient ; j'avais oublié ce bruit, mais je l'ai reconnu aussitôt. Quels souvenirs il m'a rappelés ! Je crois (et j'en suis presque sûr) que j'ai retrouvé l'endroit où se trouvait le camp de Zeitz. A sa place, il y a une ferme d'Etat et un gigantesque enclos à bétail. Je n'ai pas éprouvé la grande émotion des retrouvailles. Le temps, le bon vieux temps, et comme dit Proust, le maître en la matière : "La réalité que j'avais connue n'existait plus." Et puis : "[...] les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas, comme les années."